Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 12 (1924)

Rubrik: Miscellanées

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MISCELLANÉES

Jean PIAGET. *Le langage et la pensée chez l'enfant.* (Collection d'actualités pédagogiques.) Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1923. Un vol. de XIV, 318 p. in-12.

Ce volume inaugure une série d'études que M. Piaget se propose de faire sur le mécanisme de la pensée enfantine dans ses rapports avec le langage, le jugement, le raisonnement, le sens du réel et les explications causales.

La méthode employée pour ce genre de recherches est aussi simple que délicate dans son application. Elle consiste essentiellement, soit à écouter parler l'enfant sans qu'il s'en doute, soit à provoquer de sa part des réponses absolument libres et spontanées. Les résultats que M. Piaget a obtenus de cette manière sont vraiment remarquables. On peut brièvement les caractériser comme suit :

Jusqu'à six ans, l'enfant utilise le langage pour monologuer. Alors même qu'il s'adresse à un camarade, il n'attend pas en retour que celui-ci lui réponde et il ne se soucie nullement d'être compris. Il utilise la parole avant tout pour accompagner et intensifier son action personnelle, pour se préciser, par exemple, à lui-même le dessin qu'il exécute. Il ne parle pas comme l'adulte dans le but de socialiser sa pensée, de la rendre communicable à autrui. Le langage enfantin est donc essentiellement égocentrique.

Entre six et huit ans l'égocentrisme fait place à des préoccupations plus sociales ; il faut cependant distinguer dans l'échange des idées à cet âge entre la conversation agie, c'est-à-dire aidée de gestes, et la conversation uniquement parlée. Cette dernière reste encore très imparfaite au point de vue de la communicabilité ; l'enfant qui explique parle pour lui-même et ne se met guère à la place de l'enfant qui écoute ; celui-ci du reste croit toujours avoir compris, même quand ce n'est pas le cas.

De plus le besoin d'explication causale ne se fait pas sentir sous la forme qu'il revêt chez l'adulte. Dans la grande majorité des cas la liaison causale est remplacée par la juxtaposition pure et simple. On démonte, par exemple, devant un enfant le mécanisme d'un robinet et on lui explique que la position horizontale de la manette correspond à la fermeture de l'eau et on le prie de répéter l'explication. Il dira alors indifféremment : « Le tuyau est couché et l'eau reste là », ou bien : « l'eau reste là et le tuyau est couché ».

De neuf à onze ans, on voit apparaître un type d'explication intéressant que M. Piaget propose d'appeler le syncrétisme du raisonnement par analogie avec le syncrétisme de la perception. On sait en effet que si l'on jette un coup d'œil rapide sur un objet familier, l'on n'en voit que quelques détails ; mais ces derniers suffisent à déclencher une perception globale de tout l'objet. Dans ses raisonnements l'enfant de neuf à onze ans agit de même. Par exemple, il met en relation deux proverbes qui pour l'adulte n'ont aucun rapport sensé. C'est que pour lui ces deux proverbes ont éveillé une idée et une impression semblables qui se cristallisent dans le même schème. « Le syncrétisme de la compréhension consiste précisément en ce fait que la compréhension du tout précède l'analyse du détail et que la compréhension du détail ne s'opère, à tort ou à raison, qu'en fonction du schéma du tout » (p. 199).

Un dernier chapitre examine enfin le sens des questions que pose un enfant de six ans et aboutit à la conclusion suivante, déjà énoncée par Claparède. Ce que nous appelons catégories logiques n'est du point de vue psychologique qu'une prise de conscience en face du réel. La catégorie de causalité, par exemple, revêtira des types divers (animiste, finaliste, etc.) avant de signifier comme c'est le cas dans la science une relation constante et nécessaire. Ces divers stades correspondent au passage de l'égocentrisme à une attitude objective vis-à-vis du réel.

La pensée enfantine utilise donc dans son développement deux modes successifs de penser ou mieux encore deux logiques différentes, dont l'une ne saurait être interprétée au moyen de l'autre (p. 63).

La première de ces logiques que l'on peut appeler égocentrique est intuitive ; elle use de croyances, de schémas analogiques qui ont un caractère tout personnel et qui ne s'appuient sur aucune démonstration.

La deuxième logique dont use la pensée communicable à autrui est plus objective ; elle emploie des expressions telles que « donc, si... alors », etc. ; elle élimine les jugements de valeur pour les remplacer par une déduction raisonnée.

On le voit. Les conclusions auxquelles est conduit M. Piaget sont du plus haut intérêt. Elles montrent que la formation du mécanisme de la pensée est plus complexe qu'on ne le supposait. Cependant elles laissent intacte, nous semble-t-il, l'originalité propre de la pensée.

Que la liaison causale puisse revêtir successivement ou simultanément diverses formes dans l'expression de son contenu, ce fait n'empêche pas que la catégorie de la causalité soit irréductible à tout autre et qu'elle fasse partie intégrante de l'acte de penser comme tel.

De même, si opposées que puissent être les deux logiques dont M. Piaget relève à juste titre l'existence, elles n'en obéissent pas moins aux principes formels de contradiction, d'identité et du tiers exclu. Seulement dans la pensée égocentrique la cohérence cherchée se fait sur le plan des désirs, des émotions de l'enfant, sans que celui-ci tienne

compte de ce que nous appelons les données objectives de la réalité. C'est précisément le contraire qui a lieu dans la logique de la pensée communicable.

M. Piaget du reste ne nous contredirait pas sur ce point, car il remarque excellemment ceci : « Jusque vers sept et huit ans, les enfants ne s'astreignent pas à avoir une opinion unique, sur un sujet donné. Assurément ils ne pensent pas le contradictoire, mais ils adoptent successivement des croyances qui, si elles étaient comparées, seraient contradictoires. En ce sens, ils restent insensibles à la contradiction, parce que, lorsqu'ils passent d'un point de vue à un autre, ils oublient chaque fois le point de vue précédent » (p. 99).

Pour terminer et pour montrer de quelle façon M. Piaget a su renouveler le problème de la mentalité enfantine, nous citerons quelques passages de la lumineuse préface dans laquelle M. Claparède caractérise l'ouvrage de son jeune collaborateur à l'Institut J.-J. Rousseau. « Alors que, jusqu'ici, nous restions désemparés devant la pensée de l'enfant, comme devant un puzzle auquel il manquerait des pièces essentielles, tandis que d'autres pièces, paraissant empruntées à un autre jeu, ne savent où trouver place, M. Piaget nous tire d'embarras en nous montrant que cette pensée enfantine ne constitue pas un seul puzzle, mais au moins deux. En possession de cette clef, on ne s'escrimera plus à vouloir ordonner sur un seul plan des morceaux qui, pour s'agencer entre eux, réclament un espace à trois dimensions. »

« Notre auteur nous montre en effet que l'esprit de l'enfant se tisse à la fois sur deux métiers différents, en quelque sorte superposés l'un à l'autre. Le travail opéré dans le plan inférieur est, dans les premières années, de beaucoup le plus important. Il est l'œuvre de l'enfant lui-même, qui attire à lui, pêle-mêle, et cristallise autour de ses besoins tout ce qui est capable de les satisfaire. C'est le plan de la subjectivité des désirs, du jeu, des caprices, du *Lustprinzip*, comme dirait Freud. Le plan supérieur est au contraire édifié peu à peu par le milieu social dont la pression s'impose de plus en plus à l'enfant. C'est le plan de l'objectivité, du langage, des concepts logiques, en un mot, de la réalité... On conçoit que l'observateur, dont le point de vue était tel qu'il n'apercevait pas l'existence de cette dualité de plans et croyait que la partie se jouait toute sur une même surface, ait eu l'impression d'une confusion extrême. Car chacun de ses plans a sa logique propre, qui hurle d'être accouplée à celle de l'autre. Et M. Piaget, en nous suggérant, avec preuves à l'appui, que la pensée de l'enfant est intermédiaire entre la pensée autistique et la pensée logique de l'adulte, nous donne une perspective générale de la mentalité enfantine, qui va singulièrement faciliter l'interprétation de son allure » (p. VIII).

ARNOLD REYMOND.

Marcellin BERTHELOT. *Pages choisies*. Paris, Crès. Un vol. de XXXVII, 201 p. in-12.

Dans ce volume on trouvera tout d'abord une notice biographique due à la plume de M. René Berthelot et dans laquelle celui-ci raconte en termes émus et sobres quelle a été la vie laborieuse et admirable de son père et sa mort émouvante survenant sitôt après celle de sa femme. Mme Berthelot « sourit une dernière fois à son mari, puis son cœur si pur cessa de battre. Il la regardait avec une tristesse infinie, lui donna le baiser suprême, appela près d'elle, avec ses enfants, la vieille bonne qui les avait tous élevés, puis il passa dans la pièce voisine et s'étendit sur un canapé comme il avait coutume de le faire quand il était fatigué. Quelques instants plus tard, un de ses fils qui l'avait suivi, l'entendit pousser un soupir profond et déchirant : il lui prit la main pour lui dire quelques paroles de tendre consolation, mais le bras retomba inerte. Sous le coup de la douleur, ce grand cœur s'était rompu » (p. XXXVII).

Quant aux pages choisies, elles renferment les vues de Marcellin Berthelot sur la science et les religions positives, sur l'avenir des peuples et de l'humanité. Tout en proclamant le pouvoir émancipateur de la science, elles affirment le caractère irréductible du sentiment et de l'idéal moral. « La douleur et la joie, le plaisir et la souffrance, le sentiment même du bien et du mal n'ont d'autre support que la conscience humaine. Leur caractère propre ne peut être réduit à aucune mesure de vibration nerveuse ou de réaction chimique » (p. 26). L'ouvrage se termine par quelques extraits de la correspondance échangée entre Renan et Berthelot au cours de leur longue et étroite amitié. Après les secousses de la grande guerre et les troubles que nous traversons, cette correspondance est particulièrement instructive ; elle permet de comparer la vision d'avenir que ces deux savants entrevoyaient avec la réalité de l'heure présente ; plusieurs problèmes qui leur semblaient définitivement résolus se posent avec acuité devant la pensée contemporaine.

AR. R.